

Les Editions La Barque ont récemment publié *Les commencements* de Giuseppe Bonaviri, (Traduction de l'italien, postface & annotations de Philippe Di Meo), ouvrage insolite dans la mesure où il alterne une prose et un poème sur un seul et même thème comme pour mettre en concurrence deux types d'écriture. (Découvrir un extrait de ce livre en cliquant sur ce lien). On peut aussi lire [cette note de lecture](#) de Marc Blanchet.

Philippe di Meo a proposé à [Poezibao](#) la traduction d'un entretien de Giuseppe Bonaviri avec Rodolfo Di Biaso publié dans le volume monographique intitulé *Bonaviri* de la collection Il Castoro, Florence, La Nuova Italia, 1968, p. 3-8.

Cette traduction est proposée ici au format PDF à ouvrir d'un simple clic sur ce lien.

Entretien de Giuseppe Bonaviri avec Rodolfo Di Biaso ¹

Quelle est votre conception de l'histoire ? Comment l'intégrez-vous à vos livres ?

Chaque période historique possède sa propre conscience qui, énoncée et renforcée, se transforme peu à peu en *esprit du siècle*. Il ne fait aucun doute que, ces quarante dernières années, le principe de réalité a été tenu pour social.

Nous vivons en fonction du rapport homme-homme, en partie justifiable si on pense à combien pareil rapport s'est énormément développé, enchevêtré. L'urbanisme croissant, les métropoles confuses, les ouvriers constitués en une vaste masse, l'hypertrophie de toute forme d'assistance ont énormément accru l'angoissante volonté utopique d'améliorer les structures sociales et, d'un autre côté, l'homme. L'acquisition de droits a substantiellement abouti à l'obtention de tout type de plaisir.

Il est sous-entendu que toute manifestation littéraire, qu'on le veuille ou non, a été réabsorbée par ce tourbillon. À ce stade, les événements, sombres, hilarants ou sereins de la vie sont perçus et interprétés par le regard trop étroit, limitatif, de la sociologie. Nous pourrions sans risque de nous tromper dire qu'on fait de la micro-histoire. Quiconque entend traduire les plus vastes destins de l'homme devient un hérésiarque, un fanatique de l'anti-historicité, un individu vivant dans un *overworld*.

Il me semble, au contraire, qu'il faille rompre avec notre vie quotidienne pour la reconduire vers d'autres rivages, si nous voulons vraiment faire de *l'histoire*, terme déjà vieilli et dépassé, que nous utilisons par pure commodité, afin d'être mieux compris.

Pour ce qui me concerne, le véritable rapport est celui de l'échange homme-nature-cosmos, autrement dit, d'un modèle qui s'oppose à l'étalon statique-utilitariste qui nous est attribué de tous côtés. Il est connu de toute éternité. Il suffit de citer les présocratiques les gnostiques, et, même si

¹ Cet entretien de Giuseppe Bonaviri avec Rodolfo Di Biaso a été publié dans le volume monographique intitulé *Bonaviri* de la collection *Il Castoro*, Florence, La Nuova Italia, 1968, p. 3-8.

revécus avec d'autres pollinisations, Campanella, Giordano Bruno, Galilée, les savants du XVIIe s. comme Malpighi², Redi pour ne pas nous reporter à des textes orientaux comme l'*Upanishad*. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que nos aventures dépendent de trames désirantes, de biorhythmes, de facteurs climatiques, de faisceaux gravitationnels, électromagnétiques et solaires. Ne vous semble-t-il pas qu'en toute ces intersections des choses nous pourrions appréhender la soi-disant histoire, ou macro-histoire ?

Avez-vous alors tenu compte de ces considérations lors de la rédaction de vos romans, de vos poèmes ?

Je l'espère. Et j'espère y être pour partie parvenu, davantage dans mes derniers livres, tels *La Divine forêt*, *Nuits sur les hauteurs*, *L'Ile amoureuse*, *La Beffaria*, les poèmes du *Dire céleste*³. N'oubliez pas qu'avec un père qui, tailleur dans sa jeunesse, écrivait secrètement des poèmes – que j'ai rassemblés dans une plaquette intitulée *L'Arcano* – et avec une mère conteuse par excellence, et aussi des poètes paysans et artisans dont mon bourg était empli, mon enfance à Mineo, en Sicile, fut fantastique, énigmatique, digne des aèdes, populaire, plongée dans des rythmes musicaux susceptibles d'être tirés des oiseaux eux-mêmes.

Pouvez-vous nous dire un mot de la présence récurrente de la mort dans vos travaux ?

À Mineo, le sens cyclique du monde était facile à saisir, d'après les saisons elles-mêmes, en pareil lieu particulièrement marquées et différenciables l'une de l'autre en sauts climatiques si vifs.

Une double perception en jaillissait : une sensation d'*espace* qui nous était donnée par les vallées, par les montagnes, par les arbres en fleurs ou écimés par le vent, et un *sens du temps* qui nous était indirectement suggéré par des flux solaires, lunaires, pluviaux, par la grande floraison printanière elle-même. En tout cela, il y avait bien l'attestation de l'étroitesse des vicissitudes terrestres, mais il y avait, dans le même temps, un renouvellement-renaissance de ces mêmes vicissitudes.

Cette alternance des choses, avait indubitablement une incidence sur mon imaginaire qui se temporalisait et se spatialisait en clairs-obscur champêtres, en montagnes, violettes au crépuscule, dans les chants des oiseaux nocturnes, créant ainsi en moi comme une circularité panique.

Oh, peut-être que cela n'évoque pas la mort pour vous ? Ni ce qui nous signale une rupture définitive, la plongée dans le gouffre très dense du néant, mais, au contraire, un soupçon de renouvellement qui métamorphose (*rinnovabilità metamorfosante*). Dans l'objet présent, nous pouvons trouver le jeu pérenne des transformations que subissent mes personnages, à entendre également comme personnages-nature. Dans la mort susmentionnée, on trouve une mémoire universelle qui

² Malpighi, Marcellao (1628-1694) occupa les chaires de médecine les plus prestigieuses d'Italie. Il fut l'un des premiers à faire du microscope l'outil indispensable du chercheur. Ses études sur le poumon, les récepteurs sensoriels de la langue et de la peau constituent des étapes fondamentales de l'histoire de sa discipline. Ses travaux sur le système nerveux ne sont pas moins importants. On a donné son nom aux corpuscules rénaux qu'il identifia. Il participa également à la découverte des globules rouges ("atomes rouges"). Il jeta les bases des futurs rapports entre embryogénèse et phylogénèse. - Redi, Francesco (1626-1698) : savant et écrivain, il fut l'un des premiers à appliquer la méthode expérimentale dans le champ des sciences naturelles. Il démontra la fausseté de la théorie de la génération spontanée chez les insectes (1668). Il inventa en outre une langue simple et claire d'une importance littéraire amplement reconnue.

³ Cf. Giuseppe Bonaviri, *Martedina* précédé du *Dire céleste*, traduit de l'italien par Jacqueline Bloncourt-Herselin, Denoël, Paris, 1972.

outrepasse les limites de la vie, pour chercher à saisir le monde souterrain où, peut-être dans un scintillement subatomique primordial, naît notre logos lui-même. De cette façon, la mort devient un rivage ouvert dans le vibratile (*vibrabilità*) des *profondeurs* incluant son aspect vital. Nous avons une véritable thanatodimension inquiétante, en émergence depuis la dimension spatio-temporelle d'Einstein. J'espère vraiment que, comme dans *Nuits sur les hauteurs* et *L'Île amoureuse*, mes personnages soient parvenus à représenter ces nouveaux moments de conscience pullulant dans les rivages toujours sempervirents de la mort.

Votre enfance a donc été un moment important pour votre production. Quels autres éléments et sucres en avez-vous tirés ?

Dès l'âge de neuf ans, j'écrivais mes premiers poèmes. À douze ans, j'écrivis un poème intitulé *Au moment de ma mort*. De quatorze à vingt ans, j'écris différentes ébauches de romans, drames, poèmes. La première phase prélogique dépassée, le désir et l'envie doivent m'être venus de relater mon activité émotive en mots en en fantasmes. Dans mon poème intitulé *Anéantissement*, par exemple, écrit autour de mes dix-huit ans, et après l'avoir placé en ouverture de ma pièce de théâtre intitulée *Follia*, il y a comme une inversion du temps qui s'amenuise et enfin s'éclipse en relation avec la destruction de toute chose. C'est un retour à l'année zéro, à une apocalypse des sens et de la lumière.

La vie entendue comme courant ondulatoire fuyant, non géométrisable, les forces symboliques qu'on peut rencontrer dans *La Beffària* et dans *La Divine forêt*, trouvent leur racine dans mon enfance. On peut en dire autant du rapport obsessionnellement affectif avec le père, qu'on retrouve dans nombre de mes livres, rapport mythifié au surcroît dans *Les Armées d'oro* (là où, mort, le héros natif de l'île de Lemnos brûle sur un bûcher) et dans *Nuits sur les hauteurs*.

Je pense que nos vagabondages dans la campagne de Mineo et les insolites découvertes de lieux, pierres, arbres, ruisseaux, m'ont apporté la mnémonautique (*mnemonautica*), ou mémoire du voyage, qu'on trouve dans un long récit grotesque inédit écrit à l'âge de dix-neuf ans, *Lilì et Lolò*, en voyage à travers l'Italie ; on les retrouve dans l'esprit vagabond des jeunes garçons du *Tailleur de la grand'rue*, dans les enfants des *Armées d'oro*, déjà cité, là où les terres de Sicile, et de Mineo elle-mêmes, sont homérisées (*omerizzate*) dans une Troade en guerre contre les Achéens. Le jeu n'en faisait qu'un avec ces virées sous le soleil et sur les rochers, ainsi nous trouverons un jeu libérateur dans *Le Fleuve de pierre*. La guerre menée par une bande de jeunes gens devient un *épos* carnavalesque, une représentation comico-mimodramatique⁴, un renversement des valeurs idéologico-sectaires des adultes tous occupés à combattre lors de la guerre de 1940-45⁵.

Amour, dérision, pudeurs, hilarités effrénées, savoir et mélancolie ne naissent-ils peut-être pas des eaux pures d'une enfance paysanne ? On peut trouver ces mêmes éléments, sous d'autres profils, dans la pantomime du grand-père Gesolmino, et du petit Ninik, dans son impact avec la société infectante de la grande ville de Beffària.

⁴ En France, la première attestation du mot est relevée en 1628 chez le théologien Jean-Pierre Camus dans ses *Homélies dominicales*.

⁵ L'Italie entra en guerre le 9 juin 1940.

Vos orientations scientifiques, votre travail de médecin, quelle importance ont-ils eus si on les réfère à vos livres ?

Ils m'ont fait davantage prendre conscience de la dimension inquiète d'homme de notre temps. Connaître la possibilité et les limites d'une interprétation scientifique du monde revient à être absorbé, dans un premier moment, par une volonté acharnée de connaître ce qui se trouve au-delà du visible, vouloir en remanier les données obtenues pour élaborer de nouvelles possibilités (voyez, par exemple, la greffe du petit Diofar sur le caroubier, dans *Nuits sur les hauteurs*, afin d'aboutir à un être animal-végétal) ; mais, dans un second moment, on s'aperçoit que le savoir suprême se trouve dans notre équilibre secret en consonance circulaire avec le cosmos, comme il en va pour les personnages de *L'Île amoureuse*.

En 1943, je me suis inscrit en Médecine à Catane, lors d'une guerre dévastatrice, et dans une ville exsangue, pauvre, en nette régression culturelle. Et ce sentiment de solitude, ma formation pièce après pièce, parmi tant de difficultés, même pour me procurer et choisir des livres, je ne l'ai porté et le porte encore en moi presque comme un grondement douloureux. On peut le dire tout autant de mon intégration dans la machine éditoriale dans laquelle, par chance, j'ai fortuitement trouvé Elio Vittorini ; mais il n'y eut pas toujours des Vittorini, puisque j'ai également connu l'inverse et des hommes négatifs et médiocres.

Je me suis inscrit en Médecine, avec une naïveté illusoire, bien décidé à vouloir devenir chercheur, fasciné par les champs de la recherche, qui, en vérité, depuis la fin du siècle dernier à nos jours, a été parmi les plus tourbillonnantes par ses résultats, ses passages obligés et les futures possibilités qu'elle nous offre. Comme vous le voyez, je suis véritablement le fils de mon siècle. Le contact avec les malades, d'une implication extraordinaire à Mineo, m'a certainement servi à pénétrer dans les méandres du moi, des peurs, des rêves, des espoirs anxieux, au contact charnel avec les abysses d'un moi couvert des plaies de la maladie.

De tout ce qui m'est arrivé de dire dans cet entretien, il en découle, me semble-t-il, le frisson d'une attitude pénétrée de religiosité cosmique. Douée, après tout, de plusieurs composantes : celle-ci inclut la *religio* libératoire, païenne et polythéiste (plus vitale que la religion monothéiste) des paysans ; de ces derniers, la modalité magique de sentir le créé selon des polyrésonances (*polirisonanze*) ; l'effacement des conquêtes astrales les plus récentes ; il y a, enfin, une nature entendue comme structure pensante comme si tout était plongé dans une grande noosphère ou sphère de la pensée explicitée à plusieurs niveaux. Souvenez-vous, par exemple, des cantilènes sur la topographie lunaire la plus récente faite par les personnage de *Nuits sur les hauteurs*, ou des fils de pensées issus des herbes, dans *La Divine forêt*, ou des formes immémoriales de la vie trépassée qui s'irradient depuis une lune chthonienne dans *L'Île amoureuse*, ou, encore, dans le même roman, de la jeune fille Abinzoar qui, après sa mort, est transformée par les philosophes en un cristal parfait absorbant les valeurs électroniques et les magnétismes galactiques.

Bref, vous êtes tenté d'ôter de l'homme la grumeleuse toile de l'histoire, pour l'amplifier dans une existence plurale où l'onirique, le transcendantal, l'empirique, le mnémonique n'en font qu'un.

Peut-être. Aurions-nous ainsi un *trou noir*, si nous voulions recourir à un terme cosmologique. Dans ce gouffre noir, toute chose nous est arrachée pour réaliser une haute potentialité magnétique, photonique, gravitationnelle : un tourbillon de vie-mort qui inclut en soi

de l'espace et du temps. C'est un peu ce qui arrive avec les malades mentaux lesquels, se dépersonnalisant, finissent par exprimer une vaste gamme d'existences : la pensive, la vibratile, l'aqueuse, la minérale, l'arborée. Ils deviennent des hommes-eau, se projetant alentour comme dans une aquafiction (*acquazione*) de l'espace, des hommes-plantes, des hommes-étoiles.

Que pouvez-vous nous dire de votre futur d'écrivain ?

Je ne vous cacherai pas que je suis en train de travailler à un nouveau roman grâce auquel je veux descendre aux racines de mon origine, dans une Mineo nommée Zebulònia, où on peut également aspirer à l'immortalité. Je crois que les explosions de nos fantasmes avec les livres les meilleurs qui nous viennent de ceux qui nous ont précédés soient le salut le meilleur pour nous, dans cette société des machines qui nous fait peur et qui nous communique le charme et l'imprécision de la mort.

Je ne sais si à l'avenir j'aurai des critiques pénétrants et de nombreux lecteurs, compte tenu du fait qu'en dépit des si nombreuses déchirures dont elle souffre la société est devenue, au fond, sombre, toute tournée vers un homme-masse, dépourvu d'intelligence, lequel, enterrestre (*interrestritosi*) dans son âme et dans son corps, ne connaît plus l'abricot en fleurs, le bêlement des chèvres, le goût aigrelet du sang d'un cochon qu'on vient tout juste d'abattre, le murmure d'un torrent du mois d'avril.

Traduit de l'italien par Philippe Di Meo